

Entretien de Georges Suffert avec Jean Monnet: extrait sur la question de l'Allemagne (10 et 11 mai 1970)

Légende: Les 10 et 11 mai 1970, lors d'un entretien accordé au journaliste Georges Suffert, Jean Monnet, ancien commissaire général au Plan de modernisation et d'équipement, évoque la question de l'état des relations franco-allemandes au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.

Source: Rieben, Henri; Camperio-Tixier Claire; Nicod Françoise. A l'écoute de Jean Monnet. Lausanne: Fondation Jean Monnet pour l'Europe, Centre de recherches européennes, 2004. 453 p. (Cahiers rouges). p. 188-191.

Copyright: (c) Fondation Jean Monnet pour l'Europe

URL:

http://www.cvce.eu/obj/entretien_de_georges_suffert_avec_jean_monnet_extrait_sur_la_question_de_l_allemande_10_et_11_mai_1970-fr-88b9d20c-60ee-407d-838e-888bf9475656.html

Date de dernière mise à jour: 18/12/2013

Entretien avec Jean Monnet: extrait sur la question de l'Allemagne (10 et 11 mai 1970)

[...]

Q: Vous connaissiez les Allemands, en 1950?

JM: Non, je ne connaissais pas les Allemands.

Q: Vous aviez déjà vu Monsieur Adenauer?

JM: Non, mon père et mon frère parlaient allemand très bien, mais moi non. Je parlais anglais, mais je ne parlais pas allemand. Je ne connaissais pas les Allemands. L'expérience que j'ai eue des Allemands, enfin la connaissance, c'est de la guerre.

Q: Donc, vous ne connaissiez pas l'Allemagne en paix?

JM: Non.

Q: Vous n'aviez pas de méfiance vis-à-vis d'eux?

JM: Ah, vous me reportez en 1950, en ce moment?

Q: Oui, 49, 50.

JM: Oui, enfin à cette période. Il n'était pas possible, à ce moment-là, de ne pas avoir une certaine méfiance. La guerre, les tortures, les exterminations de juifs, tout cela portait à la méfiance. Mais je pensais que les Allemands étaient là, eux aussi, et qu'il fallait vivre ensemble, et qu'on ne peut pas vivre ensemble s'il n'y a pas égalité. En outre, je pensais que cette attitude des Allemands pourrait être changée dans l'avenir. Je le croyais et je le crois. Mais à condition que les conditions soient remplies, que le contexte dans lequel elles se trouvaient permette cette évolution. D'autre part, ils étaient détruits et nombreux étaient ceux qui voulaient recommencer avec l'Allemagne la politique de 1919, c'est-à-dire la domination.

Je suis convaincu, depuis bien longtemps, que la domination est le pire mal du monde. Discuter et s'entendre est une chose, imposer en est une autre. Par conséquent, j'estimais qu'il est impossible d'entrer dans une paix européenne sans établir une égalité et sans éliminer dans toute la mesure du possible la domination. Et pour ça, il fallait amener les Français et les Allemands à s'entendre. Pour s'entendre, il faut discuter. D'où l'organisation et les institutions.

[...]

Q: Quelle était la vue d'ensemble, pour vous, dans l'affaire franco-allemande ?

JM: Il fallait s'entendre.

Q: Parce qu'en réalité, ce n'est pas le charbon et l'acier qui vous intéressent.

JM: Non. En ce qui concerne l'Allemagne, nous étions en 1950. Ne l'oubliez jamais quand vous voulez juger du Plan Schuman. On était à la veille de réunions interalliées, qui devaient se tenir à Londres, qui se sont d'ailleurs tenues, au mois de juin, ou de mai, ou quelque chose comme ça. Et on devait décider ou l'occupation continue, ou les mesures de domination, ou autres, qui seraient prises vis-à-vis de l'Allemagne. C'est-à-dire le sort de l'Allemagne était en question. Ce n'était pas le sort de l'Allemagne, c'était notre sort aussi, c'était le sort de l'Europe. Est-ce qu'on allait entrer dans une voie de rechercher des mesures de domination, comme on l'a fait en 1919? Ou est-ce qu'on allait chercher à essayer d'établir des mesures d'égalité? Vous reconnaîtrez très bien que cinq ans après la guerre, une vue de cette nature pouvait soulever et a soulevé des difficultés. Mais heureusement qu'il y a eu, à ce moment-là, Robert Schuman.

Q: Avant d'en venir à Schuman, est-ce que vous n'avez pas eu aussi le sentiment que les Etats-Unis commençaient à changer d'attitude vis-à-vis de l'Allemagne, et commençaient à se rapprocher de l'Allemagne?

JM: Vous savez, les Américains toujours se rapprocheront de l'action. Ce n'est pas la peine de faire de la grande philosophie sur l'attitude américaine vis-à-vis de l'Europe, ou vis-à-vis de tel ou tel. C'est l'action qui les entraîne. Les Allemands faisaient un effort de reconstruction beaucoup plus qu'ils ne discutaient. Par conséquent, les Américains étaient portés vers eux. Mais ce n'est pas ça qui m'a influencé.

Q: C'était vraiment le fait de faire discuter les Français et les Allemands.

JM: C'est le fait d'établir, d'introduire dans la vie de l'Europe et dans les relations entre l'Allemagne et la France un certain nombre de notions fondamentales et différentes de celles sur lesquelles nos pères et nous-mêmes avons vécu.

[...]